Document généré le 19 avr. 2024 01:54

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

L'homme gris

Bruno Lemieux

Numéro 73, été 1997

Le silence

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14762ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lemieux, B. (1997). L'homme gris. *Moebius*, (73), 47–48.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

BRUNO LEMIEUX

L'homme gris

Un homme entre dans un café. Il est gris. Grisé du sourire d'une femme. Du soleil d'avril qui donne aux êtres et aux choses une ombre irisée. Rose aussi, de ce rose qu'il a aux joues à cause du vent frais qu'il a pris sur la figure et du vin qu'il boit maintenant. Grisé du sourire de cette femme qu'il a croisée et qui lui en a rappelé une autre. Gris et rose parce que son sexe alangui repose contre sa cuisse, tout chaud, comme une caresse. Il pense à cette femme. Il aimerait qu'elle l'aime. « J'aimerais qu'elle m'aime », songe-t-il en regardant au plafond comme s'il espérait y voir un ciel d'été. Il aimerait l'aimer. « J'aimerais l'aimer avec mon âme, avec mes mains, ma bouche, le poids de mon corps, avec mon sexe où je sens battre mon sang comme s'il s'agissait d'un cœur. » C'est ce que dit la petite voix dans sa tête. Il respire tout de même paisiblement. Il a l'air calme. Il prend de petites gorgées égales, fait tourner le contenu de son verre dans la lumière du dehors qui filtre des fenêtres. Il se sent bien. Le onze degrés cinq de la bouteille peut-être ? Il ne sait pas. En ce moment, il a dans la bouche un goût d'amour amer. Comme on dit amande amère ou chocolat amer : un goût qui revient et que l'on apprécie malgré tout. Il sourit. Il pense aux Anglais qui, lorsqu'ils parlent de l'instant présent, disent *at this very moment.* Cette expression l'amuse. À cause du sourire de cette femme qu'il a vue, il est d'un délassement onctueux et, à la fois, comme sous l'effet d'une cravache : « Je saurais la rendre heureuse, *at this very moment.* » Voilà à quoi il pense. Langue gymnaste, doigts de pianiste ou de boulanger, peau serpente, regard de bijoutier. Il ne dit rien pourtant, l'homme gris ne parle pas à la femme qui lui sourit. Jamais. Il rêve. Il préfère ce qu'il invente à la réalité : d'un sourire, il fait une his-

toire heureuse. Il ne va pas plus loin ; il a peur de marcher sur l'amour. Son verre est vide. Sur la table, il y a un cerne que l'homme essuie de sa main. Le voilà qui se lève et qui sort du café. Il reprend sa route sans plus de désir ni souci particulier. Cet homme pourrait être un autre homme, il pourrait aussi être une femme que cela ne changerait rien. Il va. Marche sur le trottoir sans être vu de personne, dirait-on. Et sourit en silence.